

DU CALVAIRE A LA CALINEUSE

Ayant découvert relativement tardivement l'œuvre de Mirbeau, à la fin des années 1980, et n'ayant pas eu l'opportunité de lire tout l'appareil critique qui s'y rattache, je ne saurais m'aventurer aujourd'hui vers quelque analyse de l'un de ses ouvrages, qui aboutirait, dans le meilleur des cas au plagiat, et dans le pire des cas au contresens, à l'erreur.

Bien que n'étant pas un mirbeaologue confirmé, j'ai tout de même tenu à apporter mon témoignage au cours de ce colloque et mon propos aujourd'hui consistera à montrer quel charisme, quelle influence Mirbeau pouvait exercer sur certains de ses confrères ; et il n'était pas, me semble-t-il, meilleur exemple que Rebell pour tenter d'étayer mes affirmations.

Il y a une quinzaine d'années, entamant ce qu'il faut bien appeler un travail de pionnier sur Rebell, je découvris *La Calineuse* (1), parce qu'il avait été réédité dans la collection 10/18 sous l'influence du libraire Hubert Juin. Menant un peu plus avant mes recherches et profitant de cet engouement éditorial pour la "fin de siècle", je pus lire une partie de l'œuvre de Mirbeau. À la lecture du *Calvaire* (2), je ne pus manquer d'établir un rapprochement immédiat avec l'ouvrage de Rebell, écrit une dizaine d'années plus tard.

Ma surprise fut alors très grande dans la mesure où Rebell, compte tenu des principes littéraires et des idées politiques qu'il défendit tout au long de sa vie, aurait dû détester Octave Mirbeau. Il aurait dû détester non seulement l'homme, mais encore l'écrivain puisque, ne s'embarrassant pas de fioritures, Rebell ne pouvait concevoir apprécier le livre d'un homme que, par ailleurs, il méprisait.

Tout donc, qu'il s'agisse de leurs idées politiques aussi bien que des combats qu'ils ont menés, de leur vie même, destinait à opposer de façon antagonique Rebell et Mirbeau. Et pourtant ! Pourtant, il est possible d'établir bien des rapprochements entre les deux hommes, avant même de considérer leur ouvrages respectifs. Ce sont tous deux des révoltés, chacun à sa façon, certes. Révoltés contre l'armée, révoltés contre la religion et dans ce cas nous les réunirons, mais également, et alors nous les opposerons, révoltés politiques. Nous ne pouvons oublier à ce propos que Rebell choisit son pseudonyme (3) dès 1886, année de la publication du *Calvaire* (4), pour montrer son opposition à tous les systèmes politiques existant ou ayant existé en France depuis la Révolution. Ils éprouvent également des haines presque viscérales, haine à l'encontre de la bêtise pour l'un et l'autre, haine farouche à l'encontre du peuple pour Rebell. Ils mènent enfin des combats, bien évidemment totalement opposés, mais sensiblement dans un même esprit, à savoir que, lorsqu'ils décident de défendre une cause, ils se dépensent sans compter, vont jusqu'au bout de leurs opinions et font montre pour ce faire d'une plume noble, vindicative, agressive même, qui est loin de laisser le lecteur indifférent.

Tout jeune écrivain Rebell révèle un caractère très affirmé et revendique des principes littéraires qui ne changeront pas d'un iota avant ses années de déchéance, aussi bien physique

qu'intellectuelle, et qui couvrent la période 1900-1905. Au sein de ces derniers, celui pour lequel il se bat avec le plus de hargne est celui de l'indépendance littéraire. Il clame en effet haut et fort que tout littérateur digne de mériter ce nom doit se départir au plus vite de toute influence, qu'elle provienne de son éducation ou de son héritage socio-culturel, pour ne plus écrire, totalement dégagé de toute contingence matérielle, dans le seul but de servir l'art. Ce principe étant posé et appliqué à la lettre – Rebell est en cela aidé, à l'âge de vingt ans, par l'héritage paternel d'une somme estimée à un million de nos francs actuels –, il semble difficile de pouvoir appartenir à une école, de revendiquer comme maître tel ou tel écrivain. Bien pire ! En raison des principes élitistes que Rebell défend, en raison également de l'orgueil dont il fait preuve, en raison surtout de la supériorité intellectuelle qu'il croit être la sienne, il est presque inconcevable, pour lui, de louer le talent d'un confrère.

Mirbeau, très curieusement, va faire exception à cette règle. Mieux même ! Il va bénéficier, de la part de Rebell, d'éloges pour le moins flatteurs. Au début des années 1890, alors qu'il séjourne à Londres, Rebell écrit à son frère Anselme : "*Le mois dernier j'ai lu le Sébastien Roch de Mirbeau, qui me semble depuis Flaubert et les Goncourt le plus beau roman qu'on ait écrit. Il y a là une étude de dégradation morale qui est prodigieuse d'intensité, de force. Mirbeau est aussi subtil sinon davantage que Bourget et il a, plus que lui, le don de la vie. Tous les personnages, même ceux qu'il a crayonnés d'une ligne, le père de Kern, le petit frère Bolorec, nous apparaissent en des paysages désolés ou somptueux, en des descriptions minutieuses ou des évocations magnifiques, mais toujours utiles au récit, au caractère, ce que ne fait pas Zola qui décrit pour décrire. Je pense toutefois que ce livre a trop de profondeur pour qu'il ait un grand succès. Les imbéciles diront qu'il est immoral, les sots, alléchés par la promesse d'une peinture grivoise, l'ouvriront au hasard et, ne trouvant pas ce qu'ils cherchent, le fermeront en cachant un bâillement. Pour moi, je te dirai que j'ai eu un énorme plaisir à le lire*" (5). Il lui était impossible de rester indifférent à la lecture de l'ouvrage d'autant plus qu'il y a retrouvé un combat que lui aussi va mener très violemment contre cette maudite religion qui a brisé, prétend-il, toute sa jeunesse. Quoi qu'il en soit, nul, à l'exception de son maître Stendhal (6), ne connaîtra pareil éloge et il fallait vraiment que Rebell éprouvât une profonde admiration pour consentir de telles louanges. Ces sentiments vont persister durant toute la vie de Rebell, sentiments d'autant plus forts, que leur sensibilité artistique va se trouver réunie en la personne d'un même homme, que tous deux admirent, le graveur belge Félicien Rops (7). En 1894, alors que paraît chez Charles l'ouvrage que tous les critiques du moment ont salué avec beaucoup de respect, *Les Chants de la pluie et du soleil*, le volume que reçoit Mirbeau porte la dédicace suivante : "*Au magnifique et puissant romancier de L'Abbé Jules et de Sébastien Roch, au fier artiste, Octave Mirbeau*".

Lorsque paraît *La Câlinese* en 1900 aux éditions de la Revue Blanche, Rebell n'a plus à faire ses preuves en tant que romancier. Quelque temps auparavant, il a publié au Mercure de France *La Nichina*, tirée à 40.000 exemplaires, qui fut un extraordinaire succès de librairie. Avec cette parution, s'est achevée sa grande épopée italienne au cours de laquelle il connut quelques aventures malencontreuses et, dit-on, des amours malheureuses. Il commence donc à rédiger son roman avec une double idée : régler ses comptes avec une société décadente de petites gens et exorciser les maux

éprouvés avec une ancienne connaissance – maîtresse serait un bien grand mot ! Et ce sera le premier rapprochement que nous établirons entre les deux œuvres, celui de leur genèse. Mirbeau et Rebell veulent oublier, par l'écriture, une femme dont on ne sait aujourd'hui rien ou presque. Qu'elle se soit prénommée Judith ou Cécile n'a que peu d'importance à vrai dire. Ce qu'il faut souligner c'est que et Mirbeau et Rebell, dans leurs romans, se servent de leur vécu pour construire leur intrigue, se délivrant ainsi d'un mal qui finirait par les ronger. Il n'est pas étonnant alors qu'à l'image de Mirbeau, Rebell ait décidé d'appeler son héroïne Juliette. Il sait pertinemment qu'à la lecture, les critiques auront tôt fait d'établir un rapprochement inévitable entre ces deux femmes, héritières de leur aînée, Manon. Et pour prouver s'il en était encore besoin qu'il met dans son roman une grande part de lui-même, il décide qu'elle se nommera Fournier, comme ce grand médecin parisien, spécialiste de la syphilis, maladie qui commence, en cette fin de siècle, à lui causer des troubles de plus en plus fréquents.

Léon Blum, alors critique à la *Revue Blanche*, est le premier à établir un rapprochement entre les deux œuvres : "*Se rappelle-t-on Le Calvaire, d'Octave Mirbeau ? J'ai lu, voilà bien des années ce roman fameux ; mais il m'a laissé le souvenir persistant des émotions fortes, et je crois que l'héroïne du Calvaire n'est pas sans une ressemblance prématurée avec Mlle Juliette Fournier. Je souhaite à La Câlinese le même succès qu'à son aînée ; et je crois d'ailleurs que le succès de ce livre sera vif. Le sujet en est attirant ; l'exécution souvent séduisante*" (8).

"*Créature sans cervelle et sans pitié, superficielle et insensible, Juliette Roux, une cocotte de luxe*" (9). Pierre Michel présente ainsi de façon très concise le personnage de Mirbeau. À n'en pas douter, Juliette Fournier appartient également à cette race des cocottes que Rebell, en la circonstance, préfère nommer "Câlineseuses". Je ne puis résister à l'envie d'évoquer sa première apparition dans le roman, qui ravit certainement Mirbeau, au cours de laquelle elle s'adresse en ces termes à un homme qui ne la connaît point : "*Ne riez pas. Ce n'est pas le moment, et, pour ma part, je vous avoue que je n'ai pas le cœur à la gaieté, bien au contraire. Je vous répète que votre personne me laisse indifférente ; c'est justement pour cela que je viens vous demander un service, je compte ne pas être refusée. Il y a deux choses que je voudrais éviter : le malheur et la bêtise. Or, il n'y a rien, à mon avis, de plus malheureux qu'une femme soumise à tous les caprices de son mari, et rien de plus bête qu'une vieille fille qui ignore l'existence. J'aurai plus tard une certaine fortune qui me permettra de vivre à ma guise. Je ne veux donc ni me marier ni rester dans le célibat. Aujourd'hui je commence la série de mes expériences à travers le monde et je vous prie de me débarrasser de cette particularité gênante qui vous rend gauche et timide, inapte à comprendre les relations sociales. Si j'attends, je puis tomber entre les bras d'un goujat ou, ce qui est peut-être pire, entre ceux d'un homme que j'aimerais et dont je deviendrais l'esclave. L'une et l'autre alternatives me répugnent : aussi vous ai-je choisi... Vous ne répondez rien. Est-ce que ma proposition vous déplaît ? Vous suis-je désagréable ?*" (10). Il ne va pas s'écouler grand temps avant que Juliette ne suive à la lettre le programme qu'elle s'est fixé. Bien mieux même, elle va largement le dépasser pour devenir à son tour une créature sans scrupules, sans pitié et insensible elle aussi. Car comme le confie Auriant dans la préface de la réédition de 1978 :

"Rebell n'avait hésité devant aucune audace, reculé devant aucune honte, aucune turpitude. Ce que l'abbé Prévost s'était cru obligé de taire, par discrétion autant que par prudence, bien qu'il sût, par expérience et par la renommée publique, que les horreurs qu'il escamotait étaient de pratique constante chez Mlle Lescaut et ses consœurs, les demoiselles de l'Opéra, il ne s'était pas gêné de le dévoiler au grand jour. Aimant l'amour pour l'amour, curieuse, avide d'en goûter toutes les variétés, Juliette cherchait et s'offrait "les jouissances inédites, nouvelles, inconnues". Elle avait aimé son frère, le petit troupier, "autrement qu'il n'eût fallu", révélé à sa jeune nièce des "mystères ignorés et ingénus", eu un caprice pour deux jolis acrobates du Cirque d'Hiver dont les exercices osés l'avaient enfiévrée, et, sous prétexte de réveiller les sens d'un vieil amant fourbu, couché avec des pensionnaires d'une maison close, le plus naturellement du monde".

En compagnie d'Herbert Primeraine, un homme aux mœurs brutales, qui n'hésite pas à lui infliger par instants de violentes corrections – eût-il pu en être autrement avec Rebell ? –, à la vilipender, à l'asservir, elle parcourt l'Europe et connaît à Naples – cette ville qui fut le prodrome de la ruine de Rebell et dont le "mal" est la cause de la mort de son héroïne – des moments inoubliables.

Aucune comparaison ne semble donc s'imposer *a priori* entre Juliette Roux, qui détruit à petit feu Jean Mintié, et Juliette Fournier qui se prête à toutes les audaces, à tous les vices, à toutes les turpitudes, qui semble bien souvent l'esclave de cet amant qui peut tout exiger d'elle. Ce serait vrai, si n'était Paul Ancelle. Ce personnage dont Rebell nous dit que *"rien ne subsiste de sa virilité que l'orgueil ; des nerfs de femme, une éducation de femme"* est fou amoureux de Juliette. Mais cette dernière se joue de lui et le fait plonger, au fil du roman, dans un avilissement moral qui semble inéluctable. Il l'est presque puisque, par dépit, Paul Ancelle s'engage dans l'armée, est envoyé à Madagascar où il s'inocule volontairement une maladie pour en terminer définitivement avec celle qu'il ne parvient pas à oublier. De l'hôpital où il agonise, il écrit une lettre déchirante à sa maîtresse : *"Mardi – Je t'écris de l'hôpital militaire, dans un air enflammé, infect. Je suis là, abandonné comme une loque immonde. L'infirmier, le médecin, personne depuis des jours, ne me regarde plus. J'ai entendu le major, qui disait hier : "Celui-là n'en a pas pour longtemps. S'il ne claque pas cette semaine, je n'y comprends plus rien". Oui, je devrais être mort. La fièvre ne m'a pas quitté depuis mon départ de Marseille. Mon corps s'en va, se fond lentement. On m'a défendu de boire, mais il y a un nègre qui est là près de moi et qui me donne tout ce que je veux, et je me moque des ordonnances, et je lui fais jeter les remèdes par les fenêtres. Oh ! puisque la mort doit venir, qu'elle se hâte. J'en ai assez, mon Dieu ! Je t'ai vue aujourd'hui dans mon rêve, et quand je me suis réveillé seul dans mon lit, si loin de toi, ça a été plus atroce que tout. Et dire que tu es à rire peut-être, en ce moment, tandis que je vais mourir, et que c'est toi qui m'as mis où je suis. Au moins, tu sauras que c'est toi qui m'as tué. Quand cette lettre t'arrivera, ce sera fini d'Ancelle, mais tu entendras sa malédiction. Non, non, Juliette ma chérie, je ne te maudis pas. J'ai la fièvre, je ne sais trop ce que je dis, à présent, mais tu comprendras bien, toi, chère petite Zette, ce que je voudrais te crier, ce que je te dirais si ma tête ne s'en allait pas dans un vertige. Je t'aime de toute ma force, entends-tu, chère délicieuse. Je ne suis pas poète, je ne sais pas écrire, et je suis si malade ! mais tu m'entends bien, n'est-ce pas ! Tu sais que ta bouche, tes chers yeux aux grands cils, tes beaux grands*

yeux d'enfant, je les baise encore, je les baise jusqu'à la fin. Je ne veux voir qu'eux, mon adorée, mon dieu ! Oh ! si tu étais bonne, je sais que tu l'es, mais si tu voulais avoir un peu de pitié pour un homme qui t'aime tant, tu écrirais bien vite, aussitôt que tu recevras ceci ; et alors ta lettre aurait peut-être le temps d'arriver, quoi qu'ils disent ; et je ne m'en irais pas sans avoir baisé quelque chose de toi ! Ah ! ma chère aimée, c'est trop beau d'espérer : mes idées fuient dans un tourbillon. Je ne vois plus rien. C'est la fin... Mais toi, toi toujours, tu es là, je te vois. Mon adorée, adieu ! Je te baise toute. Juliette chérie, adieu !" (11)

On imagine aisément Mintié, écrivant une telle épître. Curieusement, et Rebell ne nous dit pas comment, Paul Ancelle guérit et toujours plus amoureux, regagne l'Europe pour y poursuivre Juliette de ses avances, de ses lettres, de ses assauts. Totalement insensible à cet être prêt à perdre pour elle, comme Mintié, sa fortune et son âme, Juliette le traite alors avec mépris et se jette à corps perdu dans sa liaison avec Primeraine. Cette passion destructrice d'Ancelle pour Juliette semble ne devoir trouver de solution que par la mort. Elle frappera Juliette qui, par un revirement de situation peu banal rendra responsable de sa mort, celui dont toute sa vie elle s'était jouée : "Ah !, s'exclame-t-elle, c'est cet Ancelle qui est la cause de tout cela. Quand j'étais avec lui, je buvais d'horribles boissons qui m'ont gâté l'estomac" (12).

À l'image de Mintié, Paul Ancelle est un anti-héros par excellence. Il reste à s'interroger sur le pourquoi de sa présence dans le roman de Rebell qui, sans lui, eût parfaitement fonctionné. Il convient assurément de dépasser le stade d'une influence mirbellienne incontestable pour souligner que *La Câlinese* est une œuvre à part dans la production de Rebell. Venant clore le cycle de ses grands romans italiens, il est l'un des rares écrits au sein desquels il soit possible de découvrir Rebell derrière ses personnages. Compte tenu des sentiments très misogynes dont il fait preuve – et là encore comment ne pas évoquer Mirbeau ? –, compte tenu également de la façon dont il traite la femme dans sa vie aussi bien que dans son œuvre, on peut s'étonner que Rebell accorde une place de choix à Juliette et réduise ainsi en esclavage Paul Ancelle. Assurément, Rebell a tenté d'imaginer, sans doute inconsciemment, quel aurait été son "calvaire" si réellement il eût jamais aimé une femme. Rebell exorcise en quelque sorte par l'écriture ce démon qui le hante en cette fin de siècle, à savoir ses échecs sentimentaux successifs, son désert amoureux faudrait-il même écrire. Car tous ces mauvais traitements qu'il réserve à la femme dans son œuvre, tous ces principes qu'il fait siens – nécessité absolue du célibat pour l'artiste, haine de la femme en gésine, absence de cervelle féminine –, ne sont véritablement qu'une façade, façade qui masque une très grande timidité, une formidable gaucherie en présence de la femme.

Il conviendrait encore d'évoquer le personnage du peintre, présent dans chacun des romans. Lirat pour *Le Calvaire* – sans doute Félicien Rops – et Jacques de Tavannes pour *La Câlinese*, dont la très courte description ne permet aucune ambiguïté quant à sa véritable identité : "Si étrange que fût sa personne : naine, ardente, joviale, pétrie de malice" (13).

Il serait possible de se livrer à une analyse plus minutieuse entre les deux ouvrages. Dépassant l'étude de l'intrigue et des personnages, on établirait alors d'autres rapprochements. On aboutirait ainsi à dégager chez l'un comme chez l'autre l'influence de Schopenhauer et de Sade relativement à la nature humaine, la condamnation de cette

société décadente, la dénonciation de cette atrophie intellectuelle qui anéantit les mentalités de cette fin de siècle, la féroce critique de ces êtres petits, médiocres.

Héritière du *Collage* de Paul Alexis, héritière de *Sapho* d'Alphonse Daudet, *La Câlinese* l'est surtout du *Calvaire* d'Octave Mirbeau. En premier lieu parce que toutes deux sont, comme le souligne Hubert Juin : "*le reflet manifeste d'une expérience intime*" (14). Mais également parce qu'il est possible de tenir l'œuvre du Nantais comme un hommage rendu à son aîné. Et j'aimerais à ce propos évoquer, en guise de conclusion, un état d'esprit qui s'imposait naturellement à cette époque, état d'esprit qui a malheureusement aujourd'hui totalement disparu. Tout prédisposait, disais-je en introduction, à ce que Rebell détestât Mirbeau. Qu'il ait détesté l'homme est un fait certain, en raison surtout des idées politiques qu'il défendait. Mais Rebell admirait l'auteur du *Jardin des supplices* pour la manière, la hargne, la férocité des combats qu'il menait. Il aimait également en lui cette haine pour la bêtise, les intelligences médiocres, il éprouvait beaucoup d'admiration pour le brillant pamphlétaire qu'était Mirbeau et dont une chronique seulement suffisait pour lancer un artiste jusque là méconnu. Il était surtout envieux du charisme dont jouissait Mirbeau, de son succès également, succès après lequel il courut toute son existence et qu'il souffrit de ne pas connaître. Dans ces conditions et comme il le fit pour Stendhal, il ne pouvait qu'oublier les idées politiques de Mirbeau pour ne plus louer en lui qu'un brillant écrivain à la plume admirable. Cet état d'esprit qui régnait à l'époque a contribué à ce que cohabitent, en parfaite intelligence, dans une revue comme *La Plume*, des personnalités aussi différentes que celles de Lorrain, de Viélé-Griffin, de Mazel, de Retté, de Rebell, tous œuvrant en faveur de la noblesse de la chose écrite et d'elle seule. Réunir Mirbeau et Rebell au cours d'une communication aurait pu sembler à certains relever de la gageure. J'espère avoir contribué à montrer aujourd'hui qu'il n'en était rien.

Thierry RODANGE

NOTES

1. *Op. cit.*, coll. 10/18, U. G. E., Paris, 1978.
2. *Op. cit.*, Ollendorff, 1886.
3. Il s'appelait en réalité Georges Grassal.
4. *Op. cit.*, édition citée.
5. "Douze lettres", présentées par A. de Jouvenel, *Mercure de France* du 15. 01. 1934.
6. À l'image de Stendhal, Rebell revendique l'Italie comme sa seconde patrie et écrira toute une série de romans "italiens". Il consacra à son maître un très long chapitre d'un bel ouvrage critique, *Les Inspiratrices de Balzac, Stendhal et Mérimée*, Dujarric, 1902.
7. Dont Rebell faillit devenir le gendre en 1894.
8. Préface de *La Câlinese*, édition citée.
9. *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, Librairie Séguier, 1990, p. 272.
10. *La Câlinese*, éd. de la Revue blanche, 1900, pp. 31-32.
11. *Ibid.*, pp. 291-292.
12. *Ibid.*, p. 382.
13. *Ibid.*, p. 45.
14. Postface, *Le Calvaire*, éd. 10/18.